

« Le plus étrange, pensait Morel, c'est que les tarés sont généralement seuls, alors qu'il y a tellement d'artistes pour dépeindre la folie, qu'on ne compte plus les spectacles de danse où l'on imite laborieusement les hystériques, les expos photos où l'on cherche à « capter la transe » et toute une littérature poussive sur la « descente vers la folie ». C'en est devenu un tel culte qu'on passe sans transition de l'esthétisme à la rage militante, se révoltant contre « l'institution psychiatrique » où sont isolés si cruellement ces grands artistes bruts, et l'on ne compte plus les réquisitoires de salon contre les sédatifs qu'on administre aux patients des asiles. Une dame autorisée écrivait, dans son éditorial, qu'elle avait « mal à l'art quand elle songeait à cette rage créatrice qu'on endort par la force ». « Pourtant, pensait Morel, les fous n'en sont pas moins seuls. Ils vivent, ils souffrent et ils meurent seuls. Certains d'entre eux connaissent une abstraite gloire posthume, quand le conservateur d'un musée d'art brut daigne s'émouvoir des cinq mille lacets colorés qui s'amoncellent dans un placard, ou de la dizaine de vagins en sagex souillés de sang humain dont personne ne sait quoi faire, ou de l'étonnante collection de molaires d'animaux assemblées en cercles concentriques sur des feuilles de papier. Alors on leur fait une plaquette avec leur nom, les lieux et dates de leur naissance et de leur mort, et quelques types branchés et quelques petites vieilles viennent se pâmer devant leur œuvre en s'écriant « mais comme c'est expressif ! ». « Eh oui, c'est expressif ! Tu penses ! C'est l'expression de toute une pauvre vie passée dans la plus noire des solitudes. » Morel n'avait pas particulièrement pitié des malheureux qu'il appelait les « tarés ». Mais il ne voyait pas à quoi tenait leur séduction, à quoi rimait le fait de les défendre en théorie, si c'était pour les abandonner dans la pratique de la vie quotidienne. Aussi s'était-il fait une règle de ne jamais publier un récit où l'auteur idéaliserait la folie. « Les fous, c'est sale et seul. Les esthètes sont aveugles. »

Peut-être sa pratique des réseaux sociaux lui avait-elle permis de prendre la mesure de cette folie qui ne se présente pas sous la forme de torsions spectaculaires, comme on le voit dans le théâtre contemporain, mais de manière plus triviale, d'un cri, une phrase, un frémissement... Les Nadine et autres Pégase lui semblaient relever d'une folie plus fine, rétive à l'analyse, et que les gros sabots des dramaturges ne pouvaient qu'écraser. De même que certains auteurs savent être lyriques lorsqu'il est question d'une tempête ou du soleil brûlant, mais sèchent complètement s'ils veulent décrire une météo intermédiaire, moins prononcée. Morel avait vu ça souvent. Comment rendre une bruine ? Un léger brouillard ? Une moirure du ciel ? Ils se contentent de l'indiquer, comme la folie. Pour autant, ils ne font rien sentir du tout.